

Sobieski triomphe à Vienne

En 1683, les Ottomans sont mis en déroute par les forces européennes coalisées. À leur tête, le roi de Pologne, Jean Sobieski. Portrait.

PAR ADAM GWIAZDA

Jean Sobieski, premier et dernier monarque de ce nom, n'a pas été élevé sur le trône en vertu d'un sang royal mais par élection. On sait que la Pologne était une monarchie élective où l'aristocratie choisissait le roi. Les magnats s'entouraient d'une clientèle de petits nobles désargentés n'ayant pour tout bien que leur sabre et leur suffrage. Se formaient ainsi des partis, fréquemment subordonnés aux intérêts étrangers, facilement manipulables.

À chaque interrègne, des émissaires sillonnaient les champs électoraux de Wola, un faubourg de Varsovie, où campaient les hobereaux de province venus monnayer leurs suffrages. Les bourses cousues d'argent et la bouche pleine de promesses, ils parcouraient les bivouacs et les tavernes en tentant d'acheter des voix.

C'est exactement ce qui se produit en 1674. Les magnats manœuvrent pour élire un roi sans autorité tandis que les puissances étrangères s'efforcent de placer sur le trône un candidat soumis.

Un élément imprévisible va déjouer les intrigues. Les suffrages se portent vers le grand hetman de la Couronne, Jean Sobieski, qui n'était pas candidat. Francophone et francophile, marié à une Française, Marie-Casimir de la Grange d'Arquien, il est élu contre le candidat de Louis XIV, le duc de Neubourg. Il triomphe également du candidat autrichien, le duc Charles V de Lorraine, avec qui il se retrouvera bientôt côte à côte contre le même ennemi turc.

Le choix d'un Polonais constitue une divine surprise, favorisée par le sentiment national. Sobieski est un « Sarmate », martial, jovial et pieux, seigneur d'immenses domaines, de surcroît grand chef de guerre qui a conduit de nombreuses campagnes contre les Turcs, les Suédois et les Moscovites. Il apparaît comme le seul homme qui puisse faire face à la menace ottomane.

En effet, les Polonais ont une longue tradition d'affrontements avec l'Empire ottoman. Au XV^e siècle déjà, ils mettent leur épée au service de l'empereur et du roi de Hongrie, en Transylvanie ou en Valachie. Au XVI^e siècle, les deux puissances s'affrontent en Moldavie. Et maintenant, la Porte lorgne vers les provinces méridionales de la Pologne. Situées entre le Dniepr et le Dniestr, la Volhynie et la Podolie (la Zaporogouie), constituent alors un véritable

Depuis le XV^e siècle, les Polonais ont une longue tradition de lutte contre les Ottomans qui lorgnent sur leurs provinces méridionales

Far West polonais, les « Champs sauvages », terre de tous les dangers et de toutes les possibilités. Cette steppe immense et vide attire les insoumis et les têtes brûlées du pays. Les seigneurs locaux disposent de véritables armées privées pour défendre leurs domaines. Autour des *stanitsa*, petites garnisons de quelques dizaines de cosaques, s'agglomèrent des marchands arméniens, des artisans, des paysans fuyant les razzias des Tatares, donnant ainsi naissance à des villes qui comptent aujourd'hui des millions d'habitants.

Sur ces terres, en dépit des traités, la Turquie et la Pologne se livrent une guerre d'escarmouches par irréguliers interposés. Soudain, en 1672, les Turcs submergent les « Champs sauvages ».

Une contre-offensive arrête la progression turque, à Chocim, en 1673. Le vainqueur est Jean Sobieski. Cela explique le vote enthousiaste qui le porte, l'année suivante, sur le trône. À peine élu roi, le 21 mai 1674, il galope à la rencontre des Turcs, reprenant les deux tiers des territoires perdus.

La paix qui est alors conclue est précaire. Conscientes du danger, la Pologne et l'Autriche signent, le 1^{er} avril 1683, un traité d'alliance. Chacun combattra séparément sur son territoire, mais en cas de menace sur Vienne ou Cracovie, les capitales respectives, ils s'obligent à se porter secours.

Cette alliance a pour but d'équilibrer l'énorme puissance de la Turquie. Le sultan

régit sur 30 millions de sujets, alors que la France du Roi-Soleil, l'État le plus peuplé d'Europe, n'en compte que 20 millions. Son armée dispose de 125 000 spahis (cavaliers) auxquels s'ajoutent 65 000 janissaires, fantassins d'élite. Les artilleurs ottomans, formés par les instructeurs envoyés par le roi de France, sont près de 10 000 contre 200 dans l'armée autrichienne.

En 1682, huit ans après l'élection de Sobieski, toute la puissance ottomane se met en route afin de porter un coup fatal à l'Empire habsbourgeois, ultime rempart de l'Europe.

À Belgrade, 24 000 Tatares de Crimée ainsi que 20 000 insurgés hongrois se joignent aux 160 000 cavaliers et soldats du grand vizir Kara Mustapha qui rêve d'un coup d'éclat : la prise de Vienne.

Le 29 juin 1683, les forces ottomanes franchissent la frontière autrichienne. S'emparant de la Slovaquie, elles se dirigent vers la capitale, abandonnée par l'empereur Léopold le 7 juillet. Une semaine plus tard, les Turcs établissent un campement de 25 000 tentes et 112 canons ; les sapeurs du Génie commen-



Armure de hussard polonais. Il s'agit d'une cavalerie lourde sans rien de commun avec les hussards hongrois. Les ailes fixées dans leur dos sont destinées à les protéger des lancers des Tatares, leurs adversaires traditionnels.



Un portrait soulignant le caractère "sarmate" de Jean Sobieski. Il est entouré de sa femme, Marie-Casimir de la Grange d'Arquien, et de leurs enfants. À gauche, le prince Jacques Louis Sobieski, qui a combattu à Vienne à l'âge de seize ans. Tableau d'Henri Gascar (1691).

cent à creuser des galeries sous les murailles de Vienne. La ville est solidement protégée par un système de fortifications et des pièces d'artillerie. Mais la garnison ne compte que 11 000 fantassins secondés par une milice urbaine de 5 000 hommes. Un long siège commence.

Pour secourir la ville, Sobieski ordonne la levée de son armée selon les clauses du traité. Et sans plus attendre, il envoie en avant-garde l'armée du hetman Lubomirski qui se jette dans le feu de la bataille en renfort des troupes de Charles de Lorraine.

Le 31 août 1683, un corps expéditionnaire polonais de 27 000 soldats fait sa jonction avec l'armée impériale à Nikolsberg sur le Danube. Le conseil de guerre des coalisés confie au roi de Pologne le commandement suprême.

Le 9 septembre, toutes les forces sont réunies. En plus des Polonais et des Impériaux, les alliés comptent 29 000 soldats conduits par des princes allemands.

Suivant le plan de Sobieski, une colonne s'avance le long du Danube par la seule route carrossable, tandis que l'autre progresse simultanément à travers les collines du Bois de Vienne, terrain impraticable, afin de prendre l'ennemi par surprise. Une fois les armées, avec leurs chariots et leurs canons, sorties des bois, elles se retrouvent sur le Kahlenberg et les

autres collines dominant la plaine autour de la ville. Le 12 septembre, l'aile gauche de Charles de Lorraine repousse les forces ottomanes le long du Danube, tandis que les troupes allemandes et polonaises descendent des hauteurs vers la plaine. L'objectif est atteint vers 17 heures. Les alliés sont disposés en demi-cercle face à la capitale assiégée.

Sobieski estime alors que reporter l'attaque finale au lendemain, comme prévu, laisserait une chance à Kara Moustapha de reconstituer

ses défenses. Or, l'objectif n'est pas seulement de libérer Vienne mais d'anéantir l'armée turque. Il décide donc d'attaquer sur-le-champ, alors que le grand vizir lance lui-

même ses troupes à l'assaut de la ville et que ses pionniers s'apprêtent à faire sauter leurs charges sous les remparts.

À ce moment décisif, Sobieski ordonne l'attaque générale. En tête, il fait donner les hussards de sa *Wunderwaffe*. Malgré l'homonymie, rien à voir avec des houzards hongrois. Il s'agit d'une cavalerie lourde, une unité d'élite appartenant à la noblesse fortunée. On les reconnaît aux ailes fixées dans leur dos destinées à les protéger des lances des Tatars. Lors de la charge, le bruissement des plumes produit un vrombissement qui terrorise l'ennemi. L'assaut de ces *Panzer* du XVII^e siècle est capable de briser n'importe quelle ligne de

fantassins. La cavalerie légère et l'infanterie n'ont ensuite qu'à s'engouffrer dans la brèche pour mettre l'ennemi en fuite et achever les survivants. La méthode est infaillible. De fait, la panique s'empare de l'armée ottomane. Le grand vizir lui-même enfourche un cheval et s'enfuit. Seuls les janissaires résistent et se font tuer sur place. Le camp de Kara Moustapha est maintenant aux mains des coalisés avec chevaux, armes, tissus, bijoux...

Vienne accueille Jean Sobieski en libérateur et ses pâtisseries font cuire des petits pains en forme de croissant pour se moquer des Turcs en déroute.

Si pour les Autrichiens l'objectif principal est atteint, Sobieski souhaite poursuivre la campagne pour parachever la défaite des Turcs. Ces derniers ayant décidé d'accepter le combat, le choc se produit le 9 octobre 1683, à Parkany sur la rive gauche du Danube. Cette fois, l'armée de la Sublime Porte est anéantie. Ses débris quittent les terres impériales et se regroupent à Belgrade. Le grand vizir Kara Moustapha payera ce désastre de sa vie. Le sultan lui enverra un cordon de soie, invitation au suicide.

L'hiver approchant, l'armée polonaise rentre au pays. Lorsque Sobieski arrive à Cracovie, à la Noël 1683, il est le héros acclamé par toutes les cours de l'Europe. En signe de gratitude, le pape fait afficher dans la Basilique Saint-Pierre son blason de famille et il envoie au « sauveur de la Chrétienté » la Rose d'Or. La reine Christine de Suède va jusqu'à dire qu'il est « digne de régner sur le monde ».

La bataille de Vienne signe la fin de l'expansion ottomane en Europe. Le pacte militaire polono-autrichien se transforme en une coalition plus large, la Sainte Ligue, à laquelle se joignent Venise et la Russie.

Pendant les 13 ans qui lui restent à vivre, Sobieski confirmera sa réputation de vainqueur des Turcs au cours de nombreuses expéditions en Ukraine et en Moldavie. Mort le 17 juin 1696, il ne verra pas le traité de Karlowitz, en 1699, qui marque la fin de l'expansion de la Turquie, contrainte d'abandonner une grande partie de ses conquêtes européennes. Mais il faudra encore deux siècles pour la refouler totalement en Asie. ■